

Hervé GAYMARD

## ÉLOGE DU CARDINAL ROGER ETCHEGARAY

Il est un mystère du service de Dieu, peut-être d'une autre nature encore que le mystère de la foi, car il engage toute une vie en s'emparant subitement d'une âme. Florence Delay l'a si bien saisi en écrivant : « *Tout ce qui vient d'en haut est inexplicable. La lumière qui resplendit soudain sur le chemin de Damas, s'enroule autour de Saül, le fait chuter et le transforme en Paul. La flèche qui traverse un pilier de Notre-Dame et troue le cœur de Claudel* ».

Rien d'aussi transcendant n'a, semble-t-il, saisi Roger Etchegaray, qui a toujours été d'une grande pudeur sur sa vocation, ce « *raccourci de l'impossible* » selon Pierre Emmanuel. Pas de foudre céleste pour dissiper des tourments intérieurs apaisés par une lumière providentielle, même si le pasteur infatigable laissera échapper, dans un détour de conversation, cette confiance, vite ravalée : « *un jour, nous avons tout risqué pour Jésus-Christ* ». À l'écouter pourtant, un chemin d'évidence : « *Ma vocation, ou plutôt mon désir d'être prêtre, a surgi le jour de ma première communion. J'avais à peine sept ans. Rien de moins miraculeux, rien de plus flou : je voulais simplement devenir comme le prêtre qui me donna, ce jour-là, le « corps du christ ». J'étais incapable de préciser cette sorte d'appel intérieur. [...] Toute ma vie (a été) une constante réponse à un constant appel pour accomplir la volonté de Dieu, découverte pas à pas.* » Troublante simplicité, que l'on retrouve dans la description de son propre parcours : « *J'avance, comme l'âne de Jérusalem dont le Messie, un jour des Rameaux, fit une monture royale et pacifique. Je ne sais pas grand-chose, mais je sais que je porte le Christ sur mon dos et j'en suis plus fier que d'être Basque.*»

Il avait fait sien ce secret de conduite de saint François de Sales : « *Là où Dieu nous a plantés, il faut savoir fleurir.* »

Que dire de plus pour évoquer cet « *ami des hommes, ami de Dieu* » pour reprendre la belle expression de son ami Michel Camdessus ? Tenter de faire son éloge, c'est découvrir pas à pas un beau chemin de vie édifiant de simplicité et de vérité, d'autant plus délicat à parcourir que je n'ai pas eu le privilège de le connaître.

« *Il n'y a jamais de hasard, mais des rendez-vous* », même si cette citation de Paul Éluard est sans doute apocryphe. Nous aurions pu donc nous rencontrer. D'abord en Savoie, en Haute-Maurienne où il célébra la messe au col du Mont-Cenis, ou dans ma Tarentaise natale, où il venait chaque année depuis 1956 et jusqu'en 2004, skier à Courchevel et célébrer la messe de Pâques dans l'église de Saint-Bon, où son ami le père Henri Debernard, copain d'enfance de mon père, officia pendant cinquante ans. C'est dans cette petite cure qu'il apprit fin mars 1969 qu'il était nommé évêque par Paul VI. Son moniteur de ski, Eugène Mugnier, se souvient d'un homme solide, simple et vrai, qui aimait le hors-piste et les repas roboratifs. C'était un montagnard averti. Il a fait l'ascension du Mont-Blanc avec Lionel Terray, ainsi que l'Alphubel dans les alpes valaisannes. Il partageait cette passion de la montagne rédemptrice avec Jean-

Paul II, familier du glacier du Ruitor en Vallée d'Aoste, qu'il avait convaincu de venir dévaler avec lui la Saulire, mais ce séjour fut annulé au dernier moment. J'aurais pu aussi également le croiser au Soudan en mars 1991, où je me rendais parfois quand j'étais en poste à l'Ambassade de France au Caire, sous la houlette de l'Ambassadeur de France Alain Dejammet. À Khartoum, avec Sœur Emmanuelle, nous entendions parler de son équipée périlleuse dans le sud, à Juba.

Il me restera donc ce regret, vite oublié grâce à la richesse des rencontres, la variété des paysages de sa longue vie, et la fécondité des lectures, qui ont fait surgir un homme *vivant*, au sens de Bernanos, qu'il citait souvent.

Vivant, bien sûr !

D'abord une figure, une « réelle présence » qui emportait tout par son charisme, ravissait ses amis et subjuguait les sceptiques, par l'ascendance naturelle que lui conférait sa foi mêlée à une simplicité primordiale, dont l'accent rocailleux et le béret basque n'étaient que la face visible.

Un regard aussi qui vous saisissait, et un sourire qui vous accueillait. Le vrai sourire, le sourire des yeux, pas celui de la bouche dont il faut toujours se méfier.

Son courage physique semblait inné. Il en fit preuve à maintes reprises, au Soudan, au Rwanda, en Bosnie. Le Général d'Armée Jean-René Bachelet, alors commandant du secteur de Sarajevo dans la cadre de la FORPRONU, témoigne : « *Je garde un souvenir lumineux de ma rencontre avec le Cardinal Etchegaray en août 1995. Le siège de Sarajevo vivait son dernier épisode paroxystique. C'était un prince de l'Église tout d'humilité rayonnante, dont me reste le regard bienveillant et pénétrant jusqu'au fond de l'âme.* »

« *Prince de l'Église.* » Je ne suis pas sûr que Roger Etchegaray se reconnaissait dans cette désignation. De son ordination en 1947, à sa mort en 2019, il fut d'abord un prêtre, un pasteur, certes Archevêque, certes Cardinal, mais toujours par surcroît, même s'il ne fut jamais curé de paroisse. Créé Cardinal, il fut le premier à refuser de lester sa dignité du traditionnel blason. Il disait : « *Je suis ce que l'on appelle un « homme d'Église », mot que je n'aime guère, car il fait penser à un homme d'appareil.* » Il rappelait la boutade du père de Lubac à l'abbé Pierre, quand il le confessa à la veille de son ordination : « *Demain, quand vous serez étendu sur les dalles de la chapelle, ne faites qu'une prière à l'Esprit saint : demandez-lui qu'il vous accorde l'anticléricisme des saints !* », celui de son père qui n'enlevait son béret basque qu'en entrant dans une église, et ne se serait pas découvert devant le Pape en personne. Il avait noté cette citation de François Mauriac dans un de ses carnets : « *Oh, comme je les écouterai avidement, ces prêtres, s'ils me parlaient du fils de l'homme, non pas en sociologues, non pas en théologiens, mais comme ceux qui voient, qui touchent le Christ ressuscité.* »

\*

Le Pays basque, Marseille, Rome, furent les ancrages qui lui permirent d'accéder à l'Universel, d'aimer et comprendre les hommes et le monde dans sa quête inextinguible d'en sentir battre le cœur.

**Basque, bien sûr.** « *Quand je veux bien connaître quelqu'un, je cherche toujours à découvrir quelles sont ses racines, de quelle terre elles se nourrissent. Telle racine, tel arbre. Tel village natal, tel homme.* » Il appartenait à ce « *peuple tenace gardant, avec l'énigme de sa provenance, la foi, la tradition et le langage des ancêtres* », ainsi caractérisé par Pierre Loti. Il faut donc aller à Espelette, où il est né en 1922, remonter *Karrika*, la rue principale jusqu'à *Choko-Maitea*, qui signifie le « coin aimé », cette maison où il a grandi, dans une famille aimante venue de la campagne, dans le bruit de l'atelier de son père, pleine d'hôtes de passage, ces gens de rien qui savaient tout, cette religion qui imprégnait les travaux et les jours, des processions rituelles au signe de croix que l'on trace sur le pain avant de l'entamer. Où l'on entend parler d'un enfant du pays qui intrigue, saint François-Xavier dont l'épopée en Inde et au Japon fait déjà rêver, et d'un voisin d'outre-Bidassoa qui impressionne, Ignace de Loyola. Tant de gloire et d'humilité entrelacées : Roger, puisait dans ses racines pour en tirer cette sagesse basque immémoriale : « Tu sais assez si tu sais vivre ».

À douze ans, il entre au petit séminaire d'Ustaritz, il revêt la soutane à seize ans au grand séminaire de Bayonne, il est ordonné prêtre à vingt-quatre ans dans l'église de son village natal, au cours d'une cérémonie en basque et en latin. Ces années de formation sont des années de guerre : la *retirada* des réfugiés espagnols en 1939, la débâcle de mai-juin 1940, Radio-Londres qu'écoute son père en cachette de l'officier allemand qui occupe une chambre réquisitionnée, la hantise du STO, la morsure de la faim. Et l'ivresse aussi que procure la jubilation intellectuelle de découvrir le latin et le grec, la spéculation philosophique, l'étude des Écritures, mais aussi la découverte de Bergson, de Blondel, de Jankélévitch, et de Daniélou et Lubac aussi auquel Jacques de Larosière a rendu le plus beau des hommages. Certaines frustrations l'assaillent : la morale réduite à une simple casuistique, une exégèse biblique trop littéraliste, et l'absence de réflexion sur le rôle du prêtre dans un monde nouveau.

Quand il rentre de Rome en 1949 après deux années d'études supérieures à l'Université pontificale grégorienne, il est nommé secrétaire de Mgr Terrier, le nouvel Évêque de Bayonne. Ce haut-savoyard, Évêque exemplaire de Moûtiers sous l'occupation, sera son premier lien avec la Savoie, et le marquera profondément par ses qualités humaines et spirituelles. Rapidement chargé de l'action catholique, il imagine des chemins nouveaux pour l'évangélisation, à l'écoute d'un pays qui change. Il poursuit et élargit sa mission à partir de 1957 auprès du nouvel Évêque, qui le nomme vicaire général en 1960. Dès janvier 1961, il est appelé à Paris auprès du secrétariat des Évêques de France. Il quitte donc son cher Pays basque, où il ne reviendra désormais qu'en vacances et y passer les deux dernières années de sa vie.

Paris ne fut pas un ancrage, mais un passage, même s'il y résidera une décennie. « *Je me sentais tout petit dans le grand Paris, mais, sans tarder, je me suis mis à la sillonner dans tous les sens pour rencontrer les prêtres, les religieuses, les laïcs, adultes et jeunes, que découvre le tout nouveau « chargé des questions pastorales », dans ces années qui précèdent*

Vatican II, la grande affaire de sa vie. Cette période le marquera profondément, aussi, par la fréquentation des grands clercs de l'Église de France, Mgr Liénart, Mgr Garrone, Mgr Marty. Par son exploration du monde politique. Il effectue également son « stage administratif » : la structuration de l'Assemblée des Évêques, le redécoupage territorial en neuf régions apostoliques, la réorganisation des diocèses de la région parisienne. Toujours en éveil, il fonde la pastorale du tourisme et des loisirs, et s'implique davantage encore dans la pastorale des Gitans qu'il avait créée à Bayonne en 1957. Évêque auxiliaire de Paris en mars 1969, le véritable tournant de sa vie est sa nomination comme archevêque de Marseille à l'avant-veille de Noël 1970, muni d'une lettre de mission olographe de Paul VI, dont il dira toujours qu'il fut « son Pape ». Il écrira plus tard : « *C'est à travers mes quatorze ans de pastorale marseillaise que je relis et je déchiffre toute ma vie apostolique. Il y a pour moi un avant-Marseille et un après-Marseille.* »

### **Marseille !**

À lire Alexandre Vialatte, « *Marseille déjà présage Alexandrie, la civilisation impure et foisonnante de ces mers tièdes, mitonnées et troubles comme tous les liquides nourriciers. Quel est ce parfum de vie et de mort qu'on hume ici ? Il faut croire que le progrès n'est pas seulement dans l'hygiène, la religion du sens unique et le culte des passages cloutés, puisqu'on respire sur le Vieux Port, plus fort que dans les temples nordiques, l'odeur mêlée de la civilisation.* »

Marseille comme métaphore. Comme la Sicile de Pirandello, la Corse de Rinaldi, Saint-Pierre et Miquelon d'Eugène Nicole, l'*altipiano* d'Asiago de Mario Rigoni Stern, la Durance de Giono, Haïti de Dany Laferrière. Elle saisit le Basque au mitan de sa vie, et transforme le pasteur, qui ne peut retenir son amour. Écoutons-le : « *Coquette et farouche à la fois, elle ne se laisse apprivoiser que peu à peu, plus par ce qu'elle ne dit pas que par ses paroles : le Marseillais est d'autant plus volubile qu'il veut être pudique. Il n'y a que chez nous qu'on arrive à être secret avec exubérance. (...) Et puis, quel monde c'est Marseille ! [...] c'est l'univers entier qui est repêché ici, non pas en miniature dans une bouteille, mais bien vivant et frétilant avec ses couleurs et ses odeurs des cinq continents.* » Il comprend très vite, comme le Général de Monsabert en 1944 à la tête de ses Goumiers, que la Bonne Mère « *a tout fait.* » « *Tout Marseille est propriété de la Bonne Mère qui règne partout, et personne, même pas l'archevêque, n'oserait y toucher !* ». Et il va jusqu'à l'invoquer pour un match de l'OM. Il cisèlera sa déclaration d'amour : « *Ce peuple de Marseille, qui a sa mémoire, son hérité, ses cicatrices, sa tendresse, ses rêves d'avenir, je l'aime à la folie.* »

Au volant de sa 2 CV, il parcourt en tous sens son archevêché. Il passe d'une veillée avec les gitans, zintis, manouches ou yéniches, à la célébration de Camerone avec les légionnaires d'Aubagne. Comme un élu local il tient sa permanence tous les mardis matin sans rendez-vous, - « *du vrac et sans emballage, c'est la vie ordinaire* » notera-t-il. Et chaque semaine, il cisèle un court éditorial à la portée de tous dans le bulletin diocésain, dont la profondeur le dispute à la simplicité. C'est pendant ces années marseillaises qu'il devient un personnage public. Il passe au journal télévisé quand il prend une position courageuse face au

déferlement de haine raciale à l'encontre des Algériens, à la suite du meurtre d'un tramot. Ce qui lui vaut d'apparaître un demi-siècle plus tard dans un polar de Dominique Manotti, *Marseille 73*.

Il parfait aussi sa pratique des relations avec les élus, notamment avec Gaston Defferre qui « tient » la cité phocéenne par de multiples fils, et avec qui il entretiendra de bons rapports, qu'il résumera ainsi : « *Vous n'avez pas de sabre, je n'ai pas de goupillon. Mais ensemble, vous par mandat, moi par mission, nous portons la même passion de servir Marseille, dans l'indépendance et l'estime réciproque de nos deux charges distinctes et complémentaires. Péguy disait que « le spirituel est couché dans le lit de camp du temporel ». J'ai plaisir à témoigner qu'à Marseille tout est bien ajusté.* » Et c'est dans cette ville-monde qu'il met en pratique une de ses plus profondes intuitions, l'œcuménisme et le dialogue inter-religieux. Avec la deuxième communauté israélite de France, avec les musulmans d'Afrique du Nord ou des Comores, avec les Arméniens, avec les orthodoxes, avec qui il proclame *Christos Anesti* le jour de Pâques, et les protestants enfin. Le ministère de « Roger », que beaucoup de Marseillais tutoient spontanément comme un ami d'enfance, change alors de dimension. Pour preuve, l'Archevêque passe de la 2CV à la 4L Renault, réputée mieux gravir les sommets.

En toute logique, son parcours national, puis romain, se déploie. Président de la Conférence des Évêques de France en 1975, il doit faire face au schisme de Mgr Lefebvre, ainsi qu'à l'offensive du parti communiste qui renouvelle quarante ans après Maurice Thorez « la main tendue » aux chrétiens, avec un interlocuteur qu'on verrait dans un rôle un peu moins affable, Maxime Grenez. Dans les deux cas, il remet « l'Église au cœur du village » dissipant toute ambiguïté. En juin 1980, il accueille Jean-Paul II pour sa première visite en France. Il se désole du public clairsemé à la messe du Bourget, sous le crachin, et se félicite de la force du message adressé à « la fille aînée de l'Église ». Un an plus tôt, il avait été créé cardinal par le nouveau pape, son ami. Et devient à ce titre titulaire de sa première paroisse, Saint-Léon-le-Grand. Personne n'est surpris, sauf lui peut-être, quand il est appelé à Rome cinq ans plus tard auprès du Saint-Père.

« *Je suis né à Jérusalem, pas simplement à Espelette. J'ai donc deux patries qui doivent se rejoindre et constituer l'unité de ma propre vie* », déclarera en 2008 Roger Etchegaray. Mais c'est finalement à **Rome** qu'il passa quarante années de sa vie.

Il avait découvert la ville éternelle en 1947, pour suivre pendant deux ans les cours de l'université pontificale Grégorienne, où il avait soutenu sa thèse en latin. Son chemin avait croisé un jeune prêtre polonais, Karol Wojtyła, et de nombreux congénères africains et chinois.

Il reviendra régulièrement sur les bords du Tibre, notamment en 1950 pour l'année sainte, puis surtout entre 1962 et 1965, pendant ce concile Vatican II, qui fut pour lui « *Un sommet et une sommation : Dieu conduit son Église à un sommet pour lui montrer de là-haut la route à suivre et interpeller chacun au plus intime de son être.* » Il participe de grand cœur à ce bouillonnement spirituel, comme en témoigne le « *Journal du Concile* » du père Congar. Il anime chaque vendredi une réunion informelle d'une trentaine d'évêques de toutes

nationalités, dont il rédige un compte-rendu en latin transmis à Paul VI. Il retrouve Karol Wojtyła, jeune Évêque auxiliaire de Cracovie, et le père de Lubac, à la table de René Brouillet, l'Ambassadeur de France près le Saint-Siège auquel il succèdera à l'Académie des Sciences Morales et Politiques en 1995. Il fait la connaissance de Don Helder Camara, et de Josef Ratzinger, vers qui vont nos pensées, son futur confrère dans notre Compagnie, qu'il protégera courageusement au point de faire une chute et de subir une fracture du col du fémur lors d'une bousculade dans la basilique Saint-Pierre le 24 décembre 2009.

Notre regretté confrère Philippe Levillain nous manque pour évoquer ce Concile dont l'ombre portée a pu dépasser, voire gauchir le contenu des textes adoptés, dans cette décennie tempêteuse qu'ont vécu l'Église et toute la société. De retour à Paris, devenu directeur du secrétariat général de l'Épiscopat, Roger Etchegaray ausculte toutes ces convulsions, notamment en mai 68, mais gardera toujours le cap. Le simple prêtre qu'il est encore prend la liberté d'écrire au Général de Gaulle le 23 mai, lui « *apportant l'assurance d'une prière simple et fervente* » et attendant « *avec confiance la parole clairvoyante qui découvre les richesses contenues dans la poussée dérivante des événements actuels et la parole humble qui fait appel à la remise en question de tous, gouvernants et gouvernés.* » Le Général prendra le temps de lui répondre le lendemain de son retour de Baden-Baden. Le 25 juin 1968, Roger Etchegaray présente un rapport substantiel devant le Conseil Permanent de l'Épiscopat, qui mériterait d'être publié.

C'est donc en 1984 qu'il devient un des 550 « citoyens du Vatican » et s'installe à Rome, quand Jean-Paul II l'appelle pour prendre la charge de deux dicastères, *Justice et Paix*, chargé de promouvoir l'essor des régions pauvres et la justice entre les nations, dans l'esprit de la doctrine sociale de l'Église, et *Cor Unum*, chargé de l'assistance humanitaire, avec notamment ses deux Fondations, pour le Sahel et l'Amérique Latine. Roger Etchegaray avait déjà beaucoup pérégriné en Afrique, au Moyen-Orient, en Europe de l'Est dès le milieu des années soixante. En vingt ans, il fera plus de deux-cents voyages, comme l'a recensé son biographe Bernard Lecomte. Rome fut donc son port d'attache, et le monde son diocèse.

Il interpelle les puissants : Michel Camdessus alors président du Fonds Monétaire International, sur la question de la dette et de la financiarisation croissante de l'économie ; James Wolfensohn, ce très attachant président de la Banque Mondiale, que Jacques Chirac avait convaincu de remettre l'agriculture au premier rang de ses priorités ; Klaus Schwab à Davos. Il participe aux nombreux sommets thématiques de l'ONU, et intervient aussi à l'Organisation Internationale du Travail.

Il devient au fil de ces riches expériences un diplomate de haute volée, car Jean-Paul II décide d'en faire son représentant personnel pour des missions sensibles. Dans ses rapports de mission au Saint-Père, en quelques pages, il expose dans un style clair les lignes de force de situations inextricables. C'est ainsi qu'il rencontrera notamment Mikhaïl Gorbatchev, Vaclav Havel, Mengistu, Yasser Arafat, Shimon Peres, Frederik de Klerk, Nelson Mandela, Fidel Castro, à trois reprises, qui le reçoit en pleine nuit comme aiment le faire tous les dictateurs, et lui dit : « *En vous rencontrant, je comprends que le Pape nous a envoyé son représentant le*

*plus dangereux.* » Saddam Hussein, aussi, à la veille du déclenchement de la guerre américaine de 2003. Au retour de sa mission, il proposera, en vain, à Jean-Paul II, de retourner à Bagdad pour partager les souffrances du peuple irakien.

Il s'impliquera beaucoup dans la reconstruction matérielle et spirituelle des Églises de l'Europe de l'Est après la chute du mur, ce qu'il avait évoqué dans une conférence devant notre Compagnie en 1995, qui est restée dans les mémoires. Le conflit des Balkans le mobilisera beaucoup. Il est en 1991 en Bosnie et en Serbie, en 1992 à Sarajevo puis à Mostar, en 1993 à Banja-Luka, en 1994 pendant le blocus de Sarajevo, puis à Belgrade, en Bosnie encore, le 14 août 1995 où il célèbre la messe à 200 mètres de la ligne de front sous le crépitement des balles. Il ne ménagera pas sa peine en Amérique Centrale et Latine, notamment au Chili à la fin de la dictature, au Salvador en guerre, et en Haïti qui demeurera dans son cœur jusqu'à son dernier souffle, contemplant chaque jour à Rome, puis à Cambo-les-Bains, un tableau de ce beau peuple d'artistes et de poètes, qui avait tant fasciné Malraux et Breton.

Il était également tombé amoureux de l'Afrique, dès 1964 à Dakar, et il parcourra le Continent en tous sens pendant plus de quarante ans, s'impliquant particulièrement dans le développement du Sahel, le Sud-Soudan, l'Afrique du Sud de la fin de l'apartheid. Et c'est au Rwanda, où le Pape l'envoie dès mars 1993 sentant la guerre venir, qu'il donnera toute sa mesure en suivant ce qu'il a appelé « *le plus grand chemin de croix de ma vie.* » Fin juin 1994, au cœur du génocide, que Jean-Paul II est le premier à qualifier ainsi, il est le seul à parcourir tant la zone tenue par le gouvernement, que celle tenue par Paul Kagamé. Il reviendra souvent « *tant par devoir que par amour.* » En juin 2001, il célèbre la messe devant 30 000 fidèles : « *On ne peut bien voir qu'avec des yeux qui ont pleuré. [...] On n'écarte pas d'un revers de la main, comme pour un moustique, le bourdonnement d'un génocide. Cette mémoire est conforme aux exigences de la justice et on ne peut s'en passer ; mais elle ne saurait cependant devenir ruminante, obsédante, nul ne peut rester prisonnier de son passé, si lourd soit-il.* »

Il eut aussi un coup de cœur pour le Liban, de son premier voyage en 1966, jusqu'à sa dernière mission officielle confiée par Benoît XVI en 2006. Il l'avait connu en paix, puis au cœur de la guerre civile en 1984, et toujours il aura été aux côtés des Chrétiens d'Orient, dans le Croissant Fertile. Le 1<sup>er</sup> mai 2002, Jean-Paul II l'envoie à Bethléem. La basilique de la Nativité, où des Palestiniens se sont réfugiés, est envahie par des soldats israéliens. Une solution sera trouvée après trente-neuf jours de siège.

Les Chrétiens d'Extrême-Orient mobiliseront également son énergie. La Chine, qu'il découvre en 1980, où il fera quatre longs voyages, est une autre de ses passions, au point de lui consacrer un livre. Il doit traiter avec fermeté et doigté l'épineuse question de l'Église officielle inféodée au régime. Il se rendra aussi au Vietnam, en Corée du Sud, aux Philippines, à Timor, et jusqu'aux Samoa-Occidentales.

Quelle vie !

De ce foisonnement d'expériences émergent plusieurs lignes de force.

D'abord le courage intellectuel. Ouvert à la réforme, il n'a jamais cessé de garder le cap. Son sourire n'était assurément pas celui de la naïveté, ni de la candeur, comme l'illustrent ces propos : « *Nous devons veiller à ne pas glisser insensiblement, tout en gardant un vocabulaire chrétien, vers une gnose dont l'homme serait le héros et en définitive la victime* », résonance de la déclaration souvent oubliée de Paul VI à la fin de Vatican II. Méditons aussi cette injonction à lui-même : « *Seigneur, apprend-moi à ne pas colmater les brèches, mais à les élargir pour en faire des chemins nouveaux, [...] à ne pas bâtir l'Église comme un chantier bien programmé, mais à la laisser pousser comme une plante folle sous le soleil d'un Dieu imprévisible.* »

Ensuite, la passion de l'œcuménisme, qu'il ressent comme une injonction dès la sortie du séminaire, quand il lit l'ouvrage pionnier *Chrétiens désunis* du père Congar. Et fait sienne cette réflexion du théologien Ratzinger : « *Ne jamais perdre de vue qu'il n'y a pas de pratique optimale, et qu'aucune Église ne peut vivre sans qu'y règne une patience réciproque.* » Il s'implique dans les relations avec les orthodoxes, pour traiter la délicate question des Églises uniates en Ukraine et en Roumanie après la chute du communisme. Dès 1975, il avait été en relation avec l'église russe, notamment le patriarche Alexis, dont il fut très proche. Né dans une terre de contact avec la Réforme dans le Béarn voisin, il s'attachera également à nouer des contacts étroits avec les Églises protestantes.

Il s'impliquera également beaucoup dans le dialogue interreligieux.

Avec les juifs d'abord. Dès 1947, il est marqué par le manifeste élaboré par Mgr Journet et le Grand Rabbin Jacob Kaplan, *Les Dix Points de Seelisberg*. Il est en fonction à Bayonne au moment de la lamentable affaire Finaly, qui divisa la France entre 1948 et 1953, et il jouera un rôle discret et décisif dans son dénouement, la libération de ces deux orphelins juifs, baptisés pendant la guerre pour échapper à la Shoah, alors séquestrés dans un couvent au pays basque espagnol. En 1971, Paul VI le nomme au comité international de liaison entre l'Église catholique et les organisations mondiales du judaïsme. Après un long cheminement, il dira être « *né à Jérusalem, cette seconde citoyenneté qui, loin d'effacer la première, lui donne sa profondeur, son universalité.* » Un premier voyage en 1966, deux ans après Paul VI. Puis en 1985, comme représentant de Jean-Paul II, et quinze ans avant lui, il ira se recueillir au mémorial Yad Vachem. Il s'inscrit dans la pensée de Jean-Paul II : « *La religion juive ne nous est pas extrinsèque, mais en un certain sens, elle est « intrinsèque » à notre religion. Nous avons donc à son égard des rapports que nous n'avons avec aucune autre religion. Vous êtes nos frères préférés et, dans un certain sens, nos frères aînés.* »

Lecteur précoce de notre ancien confrère Roger Arnaldez, notamment *Trois Messagers pour un seul Dieu*, il aura cherché à approfondir son interrogation vis-à-vis de l'Islam, qu'il avait vraiment découvert à Marseille. Et jusqu'à son dernier souffle, il sera bouleversé par le conflit israélo-palestinien qui ensanglante les terres trop promises des fils d'Abraham.

C'est donc naturellement vers lui que Jean-Paul II se tourne pour l'organisation de la réunion interreligieuse d'Assise le 27 octobre 1986, une rencontre de prière qui doit éviter le syncrétisme, « *Être ensemble pour prier, et non prier ensemble.* » Toutes les religions et croyances du monde se retrouvèrent dans la cité du *poverello* pour une journée de prière, de jeûne, et de trêve des armes, qui est demeurée dans tous les cœurs.

Son engagement européen sera constant, en imaginant à la faveur du Concile, des réunions périodiques des Épiscopeats européens, « *de l'Atlantique à l'Oural* », qui prennent forme dès 1971 sous la houlette de Paul VI, et dont le rôle est renforcé par le grand européen que fut Jean-Paul II. Mais il était aussi attaché à la France, dont il était la figure à la Curie. Dans sa « Messe à la France » le 10 juillet 2005 à Strasbourg, il déclare : « *La patrie n'est pas une abstraction ou un préjugé, mais une réalité bien charnelle. [...] Il trompe et se trompe celui qui prétend aimer les peuples lointains avec lesquels il ne vit pas et n'aime point son propre pays auquel il se frotte chaque jour.* »

Sa dernière mission fut l'organisation du Grand Jubilé de l'an 2000, auquel il se consacra entièrement. Au cours de cette année où 25 millions de pèlerins prendront le chemin de Rome, il accompagna Jean-Paul II dans son pèlerinage jubilaire : Sainte-Catherine, le mont Sinaï, le mont Nébo, Nazareth, Bethléem, Jérusalem, le lac de Galilée, Athènes, Damas, Malte, sans hélas pouvoir aller à Ur. Il le prolongera dans une veine œcuménique par Antioche, Alexandrie, Etchmiadzine, Constantinople, Cantorbéry, Wittenberg et Genève. Chacun a en mémoire cette messe célébrée par le Saint-Père le 12 mars 2000, où six Cardinaux s'inclinèrent devant lui, à demander pardon pour les fautes de l'Église au service de la Vérité.

Quelle vie !

L'air de rien, l'enfant d'Espelette aura gravi tous les échelons de la hiérarchie catholique, et aura été comblé de tous les honneurs, qu'il ne recherchait pas – non plus qu'il ne les évitait.

Il était heureux d'avoir été élu dans notre Compagnie dans ce fauteuil, qui fut occupé pendant près d'un demi-siècle par trois « Romains », dont André François-Poncet, pour succéder au grand René Brouillet qu'il admirait tant, au point de citer dans son éloge, cette réponse de Charles de Gaulle à Jean Guilton, qui lui faisait remarquer qu'il avait un saint dans son entourage : « *Il y a un peu de cela !* ». Il regrettait, selon son entourage, d'avoir été dispensé de porter l'habit vert, et accueillait toujours ses confrères à Rome, avec beaucoup de chaleur, tel Haïm Korsia qui le visita régulièrement à Cambo-les-Bains jusqu'au dernier jour.

Rien de grand ne se fait sans labeur, ni le goût d'autrui. Roger Etchegaray travaillait sans cesse. Il lisait tout. Il avait la religion de l'écrit. Il ne déléguait pas à d'autres la rédaction de ses textes qu'il ciselaient dans la souffrance, le faisant mentir quand il dit : « *Je n'aime pas écrire, je ne suis pas épistolier, je suis même paresseux.* » Il est davantage dans la vérité quand il reconnaît : « *J'ai pris goût à puiser dans le jardin potager de tous les jours. J'ai saisi la force évocatrice de l'image, quand elle sait modestement se retirer à temps. Le langage poétique,*

*avec toutes ses harmoniques, est celui qui donne le plus de plénitude, de richesse à une vérité : il relie nature et grâce, il surprend Dieu dans son acte créateur.* » Sa culture était profonde, même s'il s'attachait à ne pas l'étaler. Dans ses écrits, on rencontre naturellement et sans pédanterie, beaucoup d'écrivains et de poètes, et ce ne sont pas des lectures de seconde main.

Cette ouverture d'esprit s'étendait à ses contemporains, même et surtout les plus humbles. Il connaissait tout le monde. Il aura désenclavé cette enclave du Vatican, le *Palazzo San Callisto*, en recevant le monde entier dans son appartement, en commençant toujours l'entretien par une prière dans la chapelle garnie d'icônes, car il ne fallait pas oublier que « *Dieu est le patron* », et en s'étant bien assuré qu'il y avait des macarons à offrir au visiteur.

\*

Alors que chaque jour s'allonge davantage l'ombre que l'on fait en marchant, que sonne l'heure des vendanges tardives, que la pensée remonte les fleuves, il faut revenir à Espelette, quitter ce *Trastevere* pourtant tellement aimé, pour retrouver le petit garçon qui l'attend au pays de l'enfance. Il aimait ce texte de Bernanos qui ouvre ses *Mémoires* : « *Certes ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant, l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière et, comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entrera le premier dans la maison du Père.* »

De son ordination à son dernier souffle, le père Etchegaray aura dit vingt-six mille fois la messe. Vingt-six mille fois, il aura psalmodié devant quelques fidèles, ou proclamé devant des assemblées immenses, ces mots reçus de son Seigneur, « *Conduis-nous vers l'unité parfaite* » et « *Étends au monde entier le salut et la paix.* »

Avait-il en tête cette notation de Jean-Marie Rouart ? « *Il y a deux chemins en nous : l'un, visible, qui vous conduit à travers les cahots de la vie sociale, à chercher la reconnaissance des autres, le succès ; l'autre, inavoué, c'est la fragile passerelle tendue vers ce but secret, rêve d'unité et de grandeur personnelle mêlées, que nous avons un jour assigné à notre vie et sans laquelle elle n'a pas de sens. Entre les deux, un abîme.* » Avait-il atteint cette unité parfaite que nous quêtons tous désespérément, avait-il comblé son abîme ? Peut-être son sourire est-il une réponse. Car il avait étendu au monde entier le salut et la paix.

L'homme de Dieu appartient à l'insondable, il demeure un mystère. L'homme de bien nous éclaire, il nous laisse sa lumière.

